

lante s'emparait de tout pour tout épurer, y puise le sujet d'une allégorie. Mais le Phallus porté en pompe dans les orgies, profanait les temples publics : les chants de Pindare ni les chœurs de Sophocle ne célébraient jamais ce hideux simulacre : le pinceau d'Apelles ni le ciseau de Phidias, ne l'offrirent jamais aux regards des Grecs. Le sacerdoce, au contraire, combinant cet héritage des temps antiques avec un principe dont nous allons traiter tout à l'heure, s'en fit une arme pour dompter sous un double rapport les penchants de l'homme.

DE LA RELIGION,

CONSIDÉRÉE

DANS SA SOURCE,

SES FORMES ET SES DÉVELOPPEMENTS.

LIVRE XI.

DU PRINCIPE FONDAMENTAL DES RELIGIONS
SACERDOTALES.

CHAPITRE PREMIER.

Exposé de ce principe.

LES différences que nous avons remarquées jusqu'à présent entre les deux espèces de polythéisme ne sont que partielles : il est temps de remonter au principe, qui fait de ces deux croyances deux systèmes entièrement opposés. Pour découvrir ce principe, nous devons repro-

duire ici une idée déjà précédemment exposée à nos lecteurs, mais dont nous sommes appelés maintenant à développer toutes les conséquences.

La notion du sacrifice, avons-nous dit dans notre premier volume (1), est inséparable de la religion. Exempte d'abord de tout raffinement, cette notion conduit l'homme à partager avec ses idoles tout ce qui lui est ici-bas nécessaire ou agréable. Si, à mesure que la civilisation fait des progrès, l'homme possesseur de choses plus précieuses, offre à ses dieux une portion de ces choses plus précieuses, c'est toujours dans l'hypothèse qu'ils en éprouvent un véritable besoin, et qu'ils font réellement usage de ce qu'il leur consacre, comme lui-même fait usage de la part qu'il se réserve. Mais avec la civilisation que nous pouvons nommer matérielle, s'introduit une civilisation morale. Les notions sur la nature di-

(1) P. 169, 2^e édit. Il y a dans le système de M. de Maître, sur les sacrifices, des choses très-curieuses, et qui font connaître parfaitement la théorie sacerdotale que nous décrivons ici.

vuë se modifient et s'épurent : l'homme s'élève à des idées moins grossières ; il ne suppose plus que les êtres qu'il adore aient des besoins physiques semblables aux siens ; il les conçoit tout-puissants, il ne peut donc rien leur offrir dans ce monde qui de droit et de fait ne leur appartienne. Ils trouvent hors de lui, sans lui, leur félicité, leurs plaisirs, leurs jouissances (1). Alors le sacrifice se présente à l'esprit sous un nouveau point de vue : il n'est plus méritoire par la valeur intrinsèque des offrandes ; il ne saurait l'être que comme témoignage de soumission, de dévouement, de respect (2).

Dans les religions indépendantes des prêtres, cette manière de considérer ce sacri-

(1) De quelle utilité, demande Socrate dans l'Eutyphron, peuvent être pour les dieux les présents que nous leur faisons ?

(2) Dans l'un des Shasters indiens, la raison humaine demande à la sagesse divine d'où vient la nécessité des sacrifices. Dieu, dit-elle, mange-t-il et boit-il comme les hommes ? Dieu, lui répond Brimha, ne mange ni ne boit comme les hommes : mais les biens de ce monde étant l'objet de tous leurs désirs, Dieu veut qu'ils lui fassent volontiers le sacrifice de ces choses. (Extrait du Dirm shaster.)

ficé n'a que des avantages. L'homme en conclut que les dieux attachent plus de prix à la disposition intérieure de ceux qui entourent leurs autels qu'à la valeur et au nombre des victimes. La morale profite de cette appréciation plus noble et plus relevée; les cérémonies perdent de leur importance; la vertu, la pureté du cœur, le triomphe remporté sur des penchants vicieux ou des passions fougueuses, deviennent les meilleurs moyens d'obtenir la protection et les faveurs célestes. C'est la doctrine que consacrera le polythéisme de la Grèce, dans la succession des écrivains postérieurs à l'époque homérique, qu'ils soient historiens ou philosophes, prosateurs ou poètes.

Mais le sacerdoce a sa logique particulière, qui, supplantant celle de l'esprit humain, sait mettre à profit ses erreurs et s'autoriser de ses écarts. De ce que les dieux doués d'une puissance illimitée, d'une perfection sans bornes, d'une félicité inaltérable (1), n'ont pas besoin

(1) Cette perfection, ce pouvoir et ce bonheur, attribués aux dieux des religions sacerdotales, ne sont point, comme on pourrait le croire, en contradiction avec les vices, les faiblesses et les infortunes de ces mêmes dieux. Nous avons expliqué plus haut, p. 41 et 141-142, par

des hommes, leurs ministres n'en infèrent point que les cérémonies sont superflues, et que les vertus suffisent. Ils en concluent que les sacrifices n'ayant de mérite qu'en raison de ce qu'ils coûtent à ceux qui les offrent, il faut raffiner sur la douleur qu'ils causent pour ajouter à leur mérite. Tel est le principe dominant des cultes sacerdotaux; et tout esprit éclairé doit facilement en prévoir les conséquences. Il impose d'abord à l'homme le renoncement à ce qu'il a de plus précieux; bientôt il lui prescrit d'immoler ce que ses affections ont de plus cher; il lui fait un devoir ensuite d'une résistance douloureuse à ses penchants les plus impérieux et les plus légitimes: enfin, il le condamne à la violation de ce qu'il y a de plus sacré dans les vertus mêmes. Alors se succèdent, par une progression déplorable, les sacrifices humains, la continence exagérée qui fait souffrir la nature, les rites licencieux qui outragent la pudeur, les macérations, les pé-

quels subterfuges les prêtres, forcés de les présenter dans leurs fables comme malheureux et imparfaits, les proclament dans leurs doctrines parfaits et heureux.

nitences, les mutilations, les tortures volontaires, le suicide, hommages injurieux prodigués par des mortels en délire à des dieux qu'ils insultent en croyant les honorer.

Certes, jamais exemple plus frappant ne nous fut présenté des conséquences toutes contraires qu'entraîne le même principe, quand c'est l'intelligence qui le découvre et le développe en liberté, et quand c'est une caste qui s'en empare et s'en fait un instrument de pouvoir. Le sacerdoce de l'antiquité a tourné contre l'homme jusqu'à ses progrès. Ce qui rend la religion plus pure, plus désintéressée, plus sublime, lorsqu'elle reste libre, a servi à ceux qui se disaient ses ministres, pour la souiller de ce que la férocité a de plus barbare, la débauche de plus révoltant. Tout grossier qu'il est, le polythéisme homérique vaut mille fois mieux que les cultes vantés des nations orientales et méridionales. Des dieux égoïstes, orgueilleux, passionnés, exigeant des hommages qui flattent leur vanité, des victimes qui réjouissent leurs sens, laissent la partie morale de l'homme dans son indépendance. Les religions sacerdotales violent ce sanctuaire, font du sentiment religieux

leur esclave et leur complice; et ce qu'il y a de plus pur dans ce sentiment, le besoin de se sacrifier à ce qu'il adore, se transforme dans les mains des prêtres en une cause de délire, d'abrutissement et de cruauté.